

NUS ET BUSTES DE SERGIO SCHMIDT-IGLESIAS

Les femmes qui sont montrées ici, ces femmes sont originaires. Mieux, elles sont matricielles. Ce sont femmes d'avant. D'avant que le désir ne les désigne à nos yeux comme de la création la beauté finie, accomplie. D'avant qu'on ait appris. Appris lesquelles étaient désirables, et lesquelles pas. Selon qu'elles auraient été belles, ou non. A l'origine, si origine il y a et si de l'origine, aujourd'hui, nous pouvons imaginer quoi que ce soit des femmes et de leur beauté, toutes furent désirables. Animalement, Femmes de Lespuge ou de Trasimène, de Brassempouy ou de Laussel, de Willendorf ou de Menton... Ou femmes peintes par Schmidt-Iglesias nègres ou métisses, ce sont les mêmes, les mêmes que notre désir cherche au rebours du temps et, par le même mouvement, à son futur.

J'aime ceci encore : ces femmes ont beau tendre vers l'impossible, vers l'inaccessible origine, ce ne sont pas des mères. Si elles sont matricielles, c'est comme le sont déesses ou mythes, mais non comme mères. Rien n'indique que c'est d'elles que naît et se perpétue l'espèce (elles ne *portent* pas). Rien n'indique que nous devons nous interdire de les désirer. Soit elles sont femmes d'avant *le* tabou, soit elles le sont d'après.

Mais elles sont seules aussi, et tragiques. La tragédie, n'est jamais loin dans les tableaux de Sergio Schmidt-Iglesias, ni tout à fait empêchée. Je connais quelques unes de ses toiles les plus belles ; elles sont intolérables... Elles effraient. Mais elles ont cette violence que je cherche. Dont j'ai besoin. Pour penser. Pour écrire. Dont tous nous avons besoin. Rare est la peinture qui offre une violence égale : des hommes et des femmes surgissent, décharnés, hurlants. De quel enfer ? J'imagine : des camps. Ils ont la bouche et les yeux pleins des images et des mots de l'extermination. De ce qui n'a ni images ni mots. Où peut-être ont-ils tout simplement vu la mort. *Vu*.

Car au commencement il y a la mort. Tout aussi bien qu'à la fin. C'est parce que cette peinture-là paraît le savoir, peut-être malgré elle, qu'il y en a peu de plus humaines. Humaines ? Les femmes sont des hommes et les hommes des femmes. Tous réversibles et semblables, en ceci qu'ils sont mortels. Et c'est parce qu'ils savent qu'ils sont mortels qu'ils se désirent si fort. Comme des fous. Dans la nuit, dans le sang. Leurs sexes brûlent parce que s'ils ne brûlaient pas il leur faudrait mourir. Les corps brûlent de ce désir. Tous. Ceux que peint Sergio Schmidt-Iglesias surtout. C'est cette brûlure qui leur fait cette torsion, cette torsion de torche surgie des entrailles putréfiantes – originaires - de la terre et s'érigeant vers le ciel. Une érection comme une chute.

Michel Surya

Michel Surya, écrivain (*Georges Bataille, La mort à l'œuvre ; Exit*, Librairie Séguier).
Directeur de la revue *Lignes* (Lib. Séguier).